

que le journalisme est un sacerdoce afin de ne voir en tout que l'intérêt du pays et de ne pas nous laisser entraîner dans ces discussions personnelles qui donnent au peuple un si triste spectacle et abaissent le niveau de la presse canadienne.

" Nous soutiendrons le gouvernement actuel, parce que nous le croyons composé d'hommes honnêtes et capables, décidés à mettre en pratique les principes de justice, de religion et de moralité qui sont le véritable fondement d'une société bien organisée, et qu'ils chercheront dans le développement de l'industrie le secret de notre prospérité future."

Il y a eu à Hull et à Gatineau des assemblées sympathiques à la cause de Riel. On dit même que les irlandais et les canadiens s'organiseraient pour protéger Riel envers et contre tous, au cas où il déciderait de prendre son siège, mais on n'en croit rien.

Mgr. Taché, l'abbé Ritchot et plusieurs autres témoins sont en route pour Ottawa, afin de rendre témoignage devant le comité.

Des nouvelles alarmantes sont arrivées du Nord-Ouest. On dit à Ottawa que les ministres ont reçu des dépêches les informant que l'insurrection vient d'éclater dans cette partie du territoire fédéral.

Les Américains et les indiens se sont emparés, paraît-il d'une certaine portion du pays et semblent décidés à n'en pas rester là. Ils ont bâti un fort et cherchent à entraîner la population à une prise d'armes générale. On ne tardera pas à recevoir des informations plus précises sur ce mouvement qui, nous l'espérons, pourra être réprimé avant qu'il ait produit d'irréparables malheurs.

La cause de M. Mousseau, M. P., contre le *Witness*, l'une des plus importantes qui aient jamais été portées devant nos tribunaux judiciaires, s'est terminée, samedi soir, par un verdict auquel s'attendaient tous ceux qui ont suivi les débats.

Jamais les hommes de profession n'ont rempli leur devoir avec plus de fidélité. Les messieurs de la poursuite et de la défense se sont identifiés pour ainsi dire avec leur clients respectifs et ils ne leur ont pas fait défaut. Ils ont parfaitement compris que le verdict pouvait amener une révolution dans l'état existant et établir enfin, le fait important que si la liberté de la presse doit être respectée, la licence ne doit pas être tolérée.

Un verdict de culpabilité a été rendu contre les inculpés, les MM. Dougall du *Witness*.

LE CENTENAIRE CANADIEN.—Nous lisons dans le *Courrier des Etats-Unis* du 9 avril :

Nous avons déjà parlé du projet formé par la Société de St. Jean-Baptiste de Montréal d'inviter toutes les sociétés canadiennes des Etats-Unis à se joindre à elle pour célébrer en commun la fête nationale en 1874. Ce projet n'a pas été généralement accueilli avec l'entrain qu'espéraient ses auteurs, pour plusieurs motifs. Le premier c'est que la plupart des sociétés avaient déjà, suivant l'habitude, pris des dispositions pour célébrer la fête, chacune de son côté, dans leurs localités respectives; le second, c'est que les longs chômages et, en général, le mauvais état des affaires, obligent la plupart des membres de ces sociétés à restreindre leurs dépenses. De toute façon, il y aurait certainement de nombreuses abstentions.

Par ces motifs, il a été résolu qu'une adresse serait envoyée à la Société de Saint Jean Baptiste de Montréal pour l'inviter à remettre la célébration collective projetée à une autre année où la situation sera plus favorable, et où les Canadiens des Etats-Unis pourront plus aisément se réunir à leurs frères sur le sol national pour fêter "le Centenaire Canadien-Français," rappelant l'époque, 1775,—du véritable avènement du Canada à la vie politique.

## POÉSIES DU COLONEL PATTEN

TRADUITES PAR N. LÉGENDRE

### III

#### CHANT DE L'ÉMIGRANT INDIEN

(And a treaty was entered into between the Commissioners and the tribe of the SACS and FOXES, wherein the latter obligated themselves to retire beyond the Mississippi, and never again to return.)

Il nous faut passer la rivière,  
Objets de haine et de mépris;  
Notre arc a perdu la lianière  
Qui foudroyait nos ennemis.

La voix qui s'élevait terrible  
S'est éteinte en un flot de sang;  
Le bras qui semblait invincible  
Ne tiendra plus le yatagan.

Et les blancs foulent cette terre  
Où nos guerriers dans leur orgueil  
S'assemblaient. La chanson de guerre  
S'est changée en un chant de deuil.

Le cerf peut courir dans la plaine  
Et l'homme blanc s'asseoir sans peur:  
Le chasseur a fini sa peine,  
Le guerrier n'a plus de vigueur.

Il nous faut passer la rivière,  
Epouses, vieillards et guerriers,  
Pendant que l'ombre sur la terre  
Dérobe nos nouveaux sentiers.

Nous abandonnons nos cabanes;  
Nous sommes maudits ici-bas,

Nous habiterons les savanes:  
Qui peut savoir où vont nos pas?

Le loup peut hanter la montagne,  
La louve sortir de ses eaux,  
Le castor, en pleine campagne,  
Bâtit ses solides châteaux.

Le chasseur a brisé sa lance,  
Le trappeur n'a plus ses filets;  
L'homme blanc a fait le silence  
Sur nos lacs et dans nos forêts.

Et, dans la nuit, le chien qui fraie,  
N'attendra plus notre retour;  
La torche, au foyer solitaire,  
En vain brûlera jusqu'au jour.

Nous partons avec notre peine,  
Aux derniers rayons du soleil;  
Et sur le sable de la plaine  
Sera notre dernier sommeil.

(A continuer.)

#### L'ACADÉMIE ET M. OLLIVIER.

L'Académie ayant refusé les honneurs de la réception publique à M. Emile Ollivier à cause de l'éloge de Napoléon III qu'il contenait, ce discours et la réponse de M. Emile Augier, publiés de suite par les journaux, ont acquis un retentissement inaccoutumé. Nous analyserons l'un et l'autre.

M. Emile Ollivier, après un court exorde, étudie ou plutôt effleure le mouvement de la littérature française depuis le XVIIe siècle; il décrit d'une manière un peu sommaire, en amateur, si l'on peut ainsi parler, et en homme qui ne se sent pas là sur son terrain, les illustres artisans de la rénovation littéraire du commencement de ce siècle; il salue avec enthousiasme les *Méditations* et les *Harmonies poétiques* de Lamartine. Pour lui, la date de cette éclosion poétique est "aussi importante dans les annales de notre esprit national que celles du *Cid*, de *Tartuffe* et de *Phèdre*." Toutefois, c'est pour le poème de *Jocelyn* que M. Emile Ollivier réserve son plus chaud encens. Il met ce poème au-dessus de tous les autres poèmes de Lamartine, et il en parle avec l'attendrissement d'un homme qui ayant lui-même souffert a cherché des consolations dans la lecture des poètes aimés :

"*Jocelyn* est la légende des destinées brisées : et combien y a-t-il d'existences terrestres qui, par un côté du moins, n'aient été tranchées en leur fleur? Aussi la commisération ineffable que le poète répand sur les misères et les afflictions du pauvre sacrifié est-elle en réalité une commisération répandue sur les misères et les afflictions de la plupart d'entre nous. Par là, ce poème devient le livre de tous et achève le nom définitif de la poésie de Lamartine, qui est consolation. On console en faisant descendre les pensées célestes ou en faisant monter les pensées tristes. L'auteur de *Jocelyn* console de cette seconde manière. Il ne heurte pas la douleur, il ne la rudoie pas; il la caresse, la berce avec des refrains attendris, puis la prend sur ses ailes, l'élève, et par cela même la dissipe. La lecture de *René*, de *Childe Harold*, de *Rolla*, a-t-elle calmé la détresse de quelqu'un? Personne ne fermera *Jocelyn* sans se sentir meilleur, et s'il souffre moins désolé."

Passons rapidement sur toute cette première partie du discours de M. Ollivier, qui contient des assertions littéraires discutables, énoncées en un langage élevé mais qui ne s'élève pas au-dessus de la moyenne des harangues académiques.

Nous nous arrêtons davantage à la partie politique du discours. La gloire de la poésie n'avait pas suffi, en effet, à Lamartine; il lui fallait, comme dit l'orateur, "les empressements éphémères et les délaissements prolongés; des victoires contestées entre de longues attentes et de longues défaites."

Nous cueillerons, en passant, cette curieuse et arbitraire définition de la révolution de 89 :

"La révolution de 89 se compose de certains principes et d'une méthode d'action. Contrôle régulier de la nation, liberté civile, abolition des privilèges, égalité de tous devant la loi, liberté de conscience; tels sont les principes, ils sont vrais et nouveaux. Pessimisme, terrorisme verbal et matériel à ses divers degrés : telle est la méthode d'action; elle est une perversité et une vieilleries.

"Lamartine s'est préservé de ces exagérations opposées : quoiqu'il ait été un panégyriste constant des vérités de 89, il n'est pas devenu un terroriste, même modéré, ou un pessimiste, même parlementaire; et, quoique son nom ait été mêlé à une révolution, il est certainement une des figures les moins révolutionnaires de notre temps."

Nous trouvons dans ce qui suit une nuance d'amertume presque touchante, si l'on pense à tous les déboires qui ont assailli la carrière politique du successeur de Lamartine :

"Les hommes d'Etat qui se dévouent à la justice se préparent une destinée à la fois éclatante et précaire, que les serviteurs des partis ne sauraient connaître : dans certaines crises, alors que l'imminence du péril crée l'unanimité du sentiment, ils surnagent au-dessus de tous, invoqués comme des sauveurs; mais le sentiment est fugitif et l'unanimité n'a qu'une heure; la passion ne tarde pas à éloigner les amis que la nécessité avait amenés, et, délaissé par ce reflux, celui qui naguère n'avait pas d'adversaires se trouve tout à coup sans défenseurs. Lamartine ne fut pas surpris de l'épreuve; il ne s'était pas cru élevé par la faveur du public, il ne s'estima pas diminué par sa disgrâce.

"Mais qui n'a pas écouté depuis 89? Qui n'a pas été précipité de son espérance? Le ministre glorieux dont cette compagnie aime à se souvenir, le cardinal de Richelieu, pensait "qu'il ne faut pas juger la sagesse du conseil par le bonheur ou le malheur de l'événement."

Passant au jugement que Lamartine portait sur Napoléon III, l'orateur dit, et c'est là des passages qui ont dû effaroucher la majorité des académiciens :

"Plus d'une fois, il considéra ses actes comme des fautes, sans qu'il se laissât cependant entraîner à méconnaître la valeur générale de cette haute personnalité. "Après une conversation suivie de beaucoup d'autres dans des circonstances graves, écrit-il dans ses *Mémoires politiques*, je reconnus l'homme d'Etat le plus fort et le plus sérieux de tous ceux, sans aucune exception, que j'eusse connus dans ma longue vie parmi les hommes d'Etat." S'il l'avait approché davantage, s'il avait éprouvé son grand cœur, son esprit formé de charme et de jus-

tesse, la douceur de sa majesté paisible; s'il était devenu le confident de ses pensées uniquement tournées au bien public et au soulagement de ceux qui souffrent; s'il avait été témoin de la loyauté avec laquelle il a fondé et mis en pratique les institutions les plus libres que notre pays ait encore connues; s'il l'avait contemplé modeste pendant la prospérité, auguste pendant l'infortune, il aurait fait mieux que de lui rendre justice, il l'eût aimé."

Nous ne saurions encore passer sous silence ce beau portrait de l'improvisateur, où M. Emile Ollivier semble s'être peint lui-même :

"Dès qu'il a dominé la crainte pleine de tourments contre laquelle aucun exercice n'aguerrit, l'improvisateur éprouve un double mouvement simultané et en apparence contradictoire : il s'identifie avec son auditoire et il s'en isole; il devient sensible à ses moindres palpitations et il cesse de l'apercevoir, ou plutôt il le transforme en un être abstrait, différent de chacun des auditeurs, ayant cependant un aspect individuel : il oublie le lieu, le moment, le péril et il s'abandonne; son langage en restant choisi prend la familiarité d'une conversation intime, et sans les chercher il rencontre, suivant sa nature, les cris pathétiques, ou les comparaisons originales, ou les argumentations irrésistibles, ou il parvient à la radieuse sérénité de la raison pure; l'auditeur s'émeut, et il le manifeste par l'intensité redoublée de son attention; l'émotion de celui qui écoute accroît les facultés de celui qui parle, communique à sa pensée une allure plus vigoureuse, donne à son langage des formes plus vives, soutient son ardeur quand elle se ralentit, ranime son inspiration lorsqu'elle s'épuise.

On peut agir sur les hommes réunis par les arrangements de phrases méditées, par de pures symphonies de paroles, ou par la disposition dialectique des arguments, ou par la lucidité et la finesse des expositions : on ne les remue, on ne leur verse ces enivrants de l'éloquence, comparables à ceux de la poésie et non inférieurs à ceux de la musique, on n'est l'orateur, que si on a reçu ce don des inspirations subites qu'aucune rhétorique n'enseigne et dont on est d'autant plus responsable qu'il est une faveur gratuite. Lamartine était parmi les favorisés : alors que les soutiens puissants l'ébranlaient, il ne devenait ni plus ni moins dialecticien, ni plus méthodique : il s'élevait plus haut, il donnait à son langage des proportions grandioses; il était *os magna sonaturum*, la bouche prédestinée à exprimer avec accent les grandes pensées; sur un fond vaste se succédaient des éclairs si répétés, si éclatants, si prolongés, qu'on n'apercevait plus l'intervalle d'obscurité laissé entre chacun d'eux!"

Nous glisserons les citations de la critique de l'*Histoire des Girondins* où Lamartine se lave lui-même du reproche qu'on lui a tant adressé d'avoir doré la guillotine.

L'orateur raconte ensuite, en quelques lignes, les dernières années si tristes de Lamartine, ces années passées dans l'abandon et presque dans la misère; le labeur incessant pour le pain et non pour la gloire; les amis plus rares, le seuil franchi moins souvent; la demeure, autrefois si animée, devenue froide.

L'*aris-Journal* après avoir apprécié ce discours, dit :

En faisant l'éloge de Lamartine dans son discours de non-réception, M. Emile Ollivier, ce semble, n'a pas assez appuyé sur la manière brutale dont la foule révolutionnaire a poursuivi, dès le 24 février, l'illustre membre du gouvernement provisoire.

Dans ses dernières années, l'auteur de *Jocelyn*, reliant ses souvenirs, disait, rue de la Ville-Évêque, à de jeunes amis, que ce qu'il fallait toujours attendre du peuple, c'était ou l'ingratitude ou l'injure.

Il racontait surtout, sans tristesse, mais non sans émotion, que ce qui l'avait le plus blessé c'était deux mots devenus fameux. Le premier était, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le cri d'un ouvrier socialiste, l'écartant en disant :

—Toi, tu es une lyre : va chanter.

L'autre était une épigramme d'un marquis légitimiste, son ancien compagnon d'armes dans la garde royale :

—La martine! tu prends une queue de billard pour l'arbre de la liberté!

M. Emile Augier, après avoir dit qu'il n'aime pas la politique, parle des partis pour arriver à M. Ollivier :

"On raconte qu'une Minerve antique fut retrouvée pièce à pièce par des fouilles successives sur un espace de terrain considérable. Chacun des heureux inventeurs fit achever par un statuaire de son pays chaque tronçon découvert, en sorte qu'on eut dix statues médiocres, enchâssant chacune un morceau du chef-d'œuvre ainsi condamné à la dispersion définitive.

Ne serait-ce pas un peu l'histoire de la vérité? Chaque parti possède un morceau autour duquel il a modelé tout un système; chaque parti adore son œuvre et déteste celle du voisin; on se hait, on se méprise, on se bat pour ou contre un fragment de vérité, quand il serait si simple de rassembler les membres épars de la déesse et de la reconstituer sur son piédestal!

Mais cela ne se pourrait faire sans briser les idoles, plus chères à l'homme que les dieux; il faudrait qu'un miracle rétablît en ce monde le désintéressement et surtout la sincérité.

La sincérité! Je trouve que les moralistes ne lui assignent pas son rang légitime parmi les vertus : elle devrait être la première, car elle est la condition essentielle de toutes les autres. Aussi l'estime publique ne va-t-elle jamais à ceux chez qui elle ne la voit pas, et ne se retire-t-elle jamais de ceux chez qui elle la voit.

Vous êtes sincère, monsieur. Vous l'êtes à ce point que vos ennemis eux-mêmes le reconnaissent. Ils se dédommagent en vous traitant de naïf : belle injure dont vous ne vous fâchez pas. Vous vous êtes peint vous-même dans un livre où la bonne foi éclate à chaque mot, où l'élévation du style, des idées et des sentiments vous défend mieux contre la calomnie que toutes les démonstrations sur faits et articles. Cette apologie est un de ces portraits si vivants que la ressemblance frappe même ceux qui ne connaissent pas le modèle. Est-ce le portrait d'un homme d'Etat? Je ne m'entends guère à ces matières; mais, à coup sûr, c'est le portrait d'un homme de bien. Vous n'avez rien de commun avec ces entrepreneurs de politique qui ne sont pas les serviteurs de leur cause, qui en sont les propriétaires; qui n'acceptent pas pour elle les services de leurs adversaires de peur de se voir dépossédés; qui combattent les concessions d'un gouvernement plus aisément que ses résistances, parce que celles-ci grandissent leur rôle et que celles-là le diminuent; en un mot, vous n'avez pas été un homme de parti. Les événements ont pu vous donner des démentis, vous ne vous en êtes jamais donné à vous-même; vos variations apparentes ont toujours poursuivi le même but, comme les fleuves dont les sinuosités, plus logiques que la ligne droite, cherchent toute la pente qui conduit à la mer....

Puis il arrive à Lamartine :

"Il estimait comme vous que sa place était en dehors et